

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

MELI-MELO

Politesse. — Avant de donner. — Son rêve ! — Gros nez. — Elles ne s'en doutaient pas.

Plusieurs ont le talent de ne point répondre aux lettres qui leur sont adressées. C'est un manque d'éducation.

* * *

Avant de faire des cadeaux consultez donc ce que vous devez, puis ce que vous pouvez.

* * *

“ Mon rêve, disait naïvement mademoiselle C., à mes sœurs, c'est de me décolleter. ”

Heureusement qu'elle a une maman qui ne la laissera pas rêver !

* * *

A quinze ans cet enfant aura le nez gros comme un œuf. Pourquoi ! Parce que sa chère maman n'a pas assez d'autorité pour l'empêcher de s'y mettre à chaque instant les doigts.

* * *

J'ai remarqué deux jeunes filles dont l'une s'est passé les mains sur la figure ou dans les cheveux 13 fois en deux minutes, et l'autre 72 fois en $\frac{1}{2}$ heure. C'est du ridicule à la 7ième puissance. Ces deux demoiselles ne savaient pas qu'elles avaient cette vilaine habitude. Elles le savent maintenant ! (1)

F. A. BAILLAIRGÉ.

(1) Coups de Crayon, page 176.

NOTRE-DAME DE LA FAMILLE.

Il y avait Amel, le pasteur, et Penhor la blonde, sa femme, qui demeuraient en la paroisse de Saint-Vinol, présentement noyée dans la baie de Cancale. Ils s'aimaient bien ; Penhor était bonne et jolie, Amel était fort et bon ; c'était lui qui portait la statue de la Vierge Marie à la procession de la mi-août. Ils n'avaient point d'enfant, et cela faisait leur tristesse.

Une fois qu'Amel revenait tout soucieux des champs, il trouva Penhor qui pleurait, et devinant bien pourquoi, il lui dit :

—Ma chère femme, vois-tu, ce serait de tisser un beau voile à Marie toujours vierge. En récompense elle te donnerait un petit ange à bercer.

Croyez-vous qu'un homme puisse penser le premier ? Non, c'est toujours la femme. Penhor avait tissé le voile d'avance, plus blanc que neige et transparent comme les brumes d'été.

La vierge de Saint-Vinol était très riche, parce que les gens du pays péchaient beaucoup et la comblaient d'offrandes ; mais en voyant ce voile précieux, qui ne payait la rançon d'aucun gros péché, elle fut contente et l'accepta. Amel et Penhor eurent un petit enfant et s'aimèrent davantage auprès de son berceau.

Dès que l'enfant eut ses neuf jours, Penhor qui était encore bien faible le prit dans ses bras et se rendit à l'autel de la Vierge.

—Marie, dit-elle agenouillée, voici le petit trésor que vous nous avez donné ; nous vous le rendons, ô Mère ! qu'il soit à vous et qu'il grandisse promis à votre couleur céleste. Regardez-le, bonne Vierge, nous l'avons appelé Raoul, comme le père de son père ; regardez-le bien pour le reconnaître au jour où il aura besoin de vous.

Amel répondit :

—Ainsi-soit-il !

Et l'enfant grandit, vêtu à la couleur du ciel.

On ne sait pas si ce fut à cause des péchés de la paroisse de Saint-Vinol ou à cause des péchés de toutes les paroisses de la côte ; mais voilà qu'une nuit de grand malheur l'eau de la rivière s'enfla comme le lait bouillant qui franchit les bords du vase ; le vent soufflait, la pluie tombait, la terre tremblait. Toute la plaine se couvrit d'eau, et quand vint le matin, on vit que ce n'était pas la rivière qui débordait, mais bien la mer.

Elle arrivait sombre, houleuse, révoltée. Elle avait rompu les barrières posées à son courroux par la main de Dieu. Elle arrivait ; elle ne s'appelait plus la mer, mais le déluge.

L'église de Saint-Vinol était située sur une hauteur, les inondés s'y réfugièrent ; mais Amel et Penhor restèrent à la maison, bâtie encore plus haut que l'église.

Et quand l'eau vint à eux, ils montèrent au premier étage avec le petit Raoul ; et quand l'eau les y suivit, ils grimperent sur le toit ; l'eau les y suivit encore.

— Mon mari, dit Penhor, Dieu soit loué ! nous allons mourir tous ensemble.

— Non, répondit Amel.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, songerais-tu à nous abandonner !

— Non, dit encore le pasteur.

L'eau venait. Il ajouta, debout qu'il était sur l'arrête du toit :

— Prends notre petit Raoul, je vais t'aider à grimper le long de moi ; tu mettras tes pieds sur mes épaules et tu tiendras ferme.

Penhor se jeta à son cou, en pleurant. Elle comprenait.

— Jamais ! dit-elle.

— Dépêche-toi, je le veux, c'est pour l'enfant. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, et peut-être que l'eau s'arrêtera. Adieu ma chère femme, si je meurs et que tu sois sauvée, ce sera bien..... Dis-lui qu'il se souvienne de son père.

Penhor obéit, et dès qu'elle fut montée, l'eau passa sur la tête d'Amel.

Penhor, pleurant tout son cœur par ses yeux, tenait l'enfant.

Quand l'eau toucha sa ceinture, elle éleva le petit Raoul, après l'avoir pressé contre sa poitrine, et lui dit :

— Grimpe le long de moi, je vais t'aider. Tu mettras tes petits pieds sur mes épaules et tu te tiendras ferme.

O mère, dit l'enfant, je ne veux pas !

— Dépêche-toi, moi je le veux ! peut-être que l'eau s'arrêtera. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, et si tu es sauvé, ce sera bien..... Adieu, mon chéri, mon fils ; mon cœur ; souviens-toi de ton père et de ta mère.

Elle ne parla plus, parce que l'eau couvrit sa bouche.

Au-dessus des vagues, il ne resta que la tête blonde du petit Raoul et un pli de sa robe azurée qui flottait au courant de l'eau.

Or, la vierge de Saint-Vinol juste à ce moment sortait de la plus haute fenêtre de l'église où tout était noyé, abandonnant sa niche submergée pour se réfugier au ciel. Elle emportait toutes ses offrandes avec elle. En prenant son vol, elle aperçut la tête blonde du petit Raoul et le pli de sa robe bleue. La vierge s'arrêta.

— Cet enfant est à moi, dit-elle, je veux l'emporter aussi.

Et en effet, elle le prit par ses doux cheveux, croyant le soulever aisément ; mais l'enfant était lourd, lourd pour un si petit corps, si lourd que la Ste Vierge fut obligée de lâcher toutes ses offrandes et d'y mettre les deux mains !

Quand elle eut tout lâché, le lin, les tissus et les fleurs, elle put enfin soulever l'enfant et alors elle ne s'étonna plus du poids qu'il pesait. Penhor, sa mère, s'attachait à lui de ses doigts mourants, et de ses doigts mourants le père s'attachait à la mère.

— Oh ! dit la Vierge émue et joyeuse à la vue de cette grappe de cœurs, Dieu a fait de belles choses sur la terre.

Et dans un pan de sa robe étoilée, elle mit le père avec la mère, la mère avec l'enfant ; trois amours en un seul et qui n'ont qu'un seul nom : *la Famille !* nom béni ici-bas comme au ciel.

On raconte cette histoire entre Cancale et Pontorson, qui regardent tous deux le Mont Saint-Michel.

PAUL FÉVAL.

SOMMES-NOUS RICHES ?

(NOUVELLE)

IV

LE TEMPS PASSE VITE

Les heures, les jours, les mois se succédaient, ramenant sous les yeux d'Antoinette toutes ces scènes de la vie que jusque-là elle avait à peine remarquées. Sa mère causait souvent avec elle, commençant de lui donner ce lait des forts qu'elle tenait en réserve pour cet esprit ouvert de bonne heure aux réalités. Déjà elle lui faisait observer que l'on aurait pu jeter plus d'aï-sance dans l'intérieur, mais qu'il fallait épargner en vue de l'avenir. Antoinette écoutait volontiers les leçons maternelles, puis quand elle avait causé cinq ou six minutes, elle retour-nait à ces puérités qui, dans les natures à la fois réfléchies et naïves, se mêlent pendant quelques années aux pensées sé-rieuses.

Lagenda se couvrait de lignes noires et serrées, on craignait d'être obligé d'y ajouter des pages. Chaque fois qu'Antoinette voyait sa cousine, elle écrivait, et la vie qu'on menait chez madame d'Arthey lui offrait une ample matière à traiter. Franchement, c'était une vie commode. Les études de Claire étaient interrompues deux ou trois fois par semaine, sous le plus léger prétexte, et elle était déjà initiée aux plus futiles passe-temps du grand monde. Mademoiselle d'Arthey deve-nait jolie, gracieuse, et prenait un peu trop tôt ce vernis bril-lant dont le monde aime à recouvrir toute chose, même et sur-tout la nullité.

Antoinette voyait avec surprise la métamorphose s'opérer. Claire ne gardait rien de l'enfance ; on la traitait en femme, et elle tombait si promptement au piège qu'en vérité elle se croyait femme tandis que son esprit, stationnaire faute de cul-ture, ne se développait que sur des points d'un intérêt frivole ou secondaire, et que son cœur ne se développait pas du tout.

Trop convaincue qu'être jolie et bien mise suffit, avec quelques phrases toutes faites, pour dominer de très-haut un cercle léger, Claire se souciait uniquement de ce qui paraît. Elle menaçait d'être superficielle, et l'on s'en apercevait avec tristesse chez M. de Ligny. Lui-même sondait habilement le terrain, et acquérait la certitude que sa jeune parente ne consacrait point aux études solides cet effort de l'esprit qui étend et généralise les connaissances que l'on aime à trouver dans une femme distinguée.

La jeune fille savait, il est vrai, composer à propos un de ces sourires de convention qui ressemblent à n'importe quoi, excepté au sourire spontané après lequel on assure qu'on connaît vraiment quelqu'un. Elle avait encore cette gracieuseté de commande, qui se prend et se quitte dix fois en un jour, lestement, comme un manteau sans manches.

Fort bien élevée d'ailleurs, connaissant et suivant tous les usages de la bonne compagnie, sans passions bonnes ou mauvaises, sans vices, ni vertus, mademoiselle d'Arthey allait être ce qu'on appelle une héritière.

Un héritage est certainement un joyau de grand prix quand il a été taillé, façonné, et enchassé dans l'or pur ; c'est-à-dire, pour parler sans métaphore, quand il se trouve joint aux facultés du cœur ; cependant, quand le joyau reste à l'état brut, il suffit à la foule qui n'en a jamais demandé davantage.

Mme DE STOLZ

(*A continuer*)

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

Les HOMONYMES SIMPLES de la langue française sont en vente aux bureaux de la FAMILLE. Broché 30 centins, relié 50 centins.

L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

COMMENT UNE MAITRESSE CHRÉTIENNE DOIT ORDONNER LA DISTRIBUTION ET L'ORNEMENT DES APPARTEMENTS.

IV

De l'oratoire de famille.—Des appartements des parents.—Des appartements des enfants.—Du salon.

De suite après l'oratoire de la famille, qui est le lieu officiel de la prière dans la maison, il faut parler de la chambre des parents. C'est encore un sanctuaire ; y voir moins que cela, ce serait oublier le noble langage de l'Église au jour où elle a élevé jusqu'à la dignité de Sacrement l'union bénite de l'homme et de la femme. Comme Jésus-Christ est le Chef de l'Église, ainsi l'époux est le chef de l'épouse ; et comme Jésus-Christ a aimé l'Église, ainsi l'époux doit aimer son épouse. Entendons comment parle la sainte Liturgie, dans la bénédiction de la chambre nuptiale : “ Bénissez, Seigneur, cet appartement, afin que tous ceux qui l'habitent demeurent dans votre paix, qu'ils se multiplient dans la suite des jours et qu'ils parviennent aux royaumes célestes. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.” Quoi de plus noble que cette prière ? et comment ne pas reconnaître qu'en s'élevant jusqu'aux grandeurs de l'esprit chrétien, on doit considérer cet appartement comme le sanctuaire des plus saintes vertus du foyer domestique ?

Si l'on se pénètre bien de cet enseignement de la Religion, le Crucifix présidera à la chambre des époux ; des toiles où se peindra le souvenir des plus pures unions rappelleront en même temps aux époux la sainteté de leur vocation.

Là aussi, dans l'ensemble de l'ameublement, tout respirera les convenances sérieuses. C'est là, quand on aura supporté les fatigues de l'existence et le poids des ans, qu'on trouvera la faiblesse et les infirmités. Un jour viendra où l'univers entier se réduira à cette humble chambre ; on n'en sortira presque plus, sinon tard le matin pour y rentrer au plus tôt le soir ; c'est là qu'on apprendra que les hommes bâtissent encore des

maisons, qu'ils aiment encore la vanité et cherche encore le mensonge ; c'est là que les petits et arrière-petits enfants viendront montrer, sans le vouloir, aux grands parents, que le monde est désormais aux nouvelles générations et que Dieu va bientôt rappeler à celui celle qui s'incline déjà vers la tombe.

Et enfin, la chambre qui a protégé toute une longue vie devra abriter l'agonie et la mort ! Femme chrétienne, quand vous meublez cet appartement, songez-y. Il faudrait là la douce mais instructive image de la mort de saint Joseph ; il y faudrait je ne sais quoi de digne et de gravement sérieux, qui n'insulte pas à l'état d'un moribond. Quand ses derniers regards, déjà, à moitié éteints, se promèneront hagards et inquiets autour de son lit de suprême douleur, ils ne devront pas rencontrer les toiles de l'amour mondain, mais tout ce qui prêche à l'âme qui va subir son jugement, la fin du juste et la bonté du Souverain Juge.

H. CHAUMONT, Ptre.

PENSEES ET MAXIMES.

Une âme éprouvée disait : Avec le ciel dans peu de temps et la communion tous les jours, comment songer à se plaindre ?

Lorsque le célèbre chirurgien Nélaton entreprenait une opération délicate et difficile, il disait : "Surtout ne nous pressons pas, car nous n'avons pas de temps à perdre."

Vous seriez bien petit, Seigneur, si vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le mien.

S. FR DE SALES.

Après ce mot : "Je vous aime," il n'en est point de plus doux à prononcer que celui-ci : "Je vous pardonne."

LA BRUYÈRE.

Heureux si je suis parvenu à me défaire de mes défauts un petit quart d'heure avant ma mort.

S. FR. DE S.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE HUITIÈME

Jeudi, 3 avril. — A 4 $\frac{1}{2}$ heures, j'étais à St-Jean de Latran pour assister à Ténèbres, et entendre chanter les lamentations. Il y avait foule, pas pour emplir l'église, mais pour empêcher d'approcher du chœur. C'était beau. Plaintes tendres, cris douloureux, gémissements tristes, psalmodies bruyantes, accords puissants, voix sonores, sopranos argentins, vibrations claires et limpides, harmonies déliées, mélodies, symphonies, frémissements et soupirs, c'était l'écho de la douleur qui se promenait sous les voûtes, dans les nefs, à travers les arcades.

C'était beau, cependant je préfère notre semaine sainte. Ici trop de curieux. La piété est dérangée par ce va-et-vient, par ce chuchotement continu. Pas de chaises, pas de bancs pour s'asseoir ; la jambe se fatigue, et la prière aussi. Il n'y a pas ce silence, ce recueillement, cet ordre, et ce respect attentif qui règne dans nos églises. Vive Saint-Lin !

Je viens de recevoir une invitation : " M. Palin d'Abonville, supérieur du collège canadien, invite M. le Vice-Recteur de l'Université Laval à Montréal, à dîner à 12 $\frac{1}{2}$ heures, le jour de Pâques, et lui offre ses sincères souhaits de joyeuse fête pascale."

Ne voilà-t-il pas que le sommeil vient encore appesantir mes paupières, mes pensées et ma plume ! Notre Père etc, Je vous salue, Marie, etc, Bonsoir ! Et dormons dans le Seigneur, le Seigneur qui nous est si bon.

Vendredi 4 avril. — J'ai mal à la tête. Première indisposition depuis un mois. Bien que mes mémoires pressent, je n'ai rien fait aujourd'hui, il faut bien ménager cette pauvre bête. A dix heures, je suis allé à Ste Croix de Jérusalem, et après le chant de la passion, je m'en suis revenu de suite.

Cette après-midi, ayant écrit une lettre à Monseigneur l'archevêque de Montréal, puis une autre à M. C..., je suis sorti un grand air avec M. Belnoue, petits pas. Ce soir je vais prendre de la magnésie, et demain matin une médecine. Voyez comme je suis raisonnable ! Et ce qu'il y a de commode, étant dans une pension qui est à la fois un hôpital, je n'ai pas loin à courir pour trouver des infirmières.

Samedi saint 5 avril. — Médecine, bile, et à 4 heures visite à l'église des Arméniens, où l'on disait la messe, voilà ma journée. Oui, oui, la messe à quatre heures de l'après-midi ; et il en est de même chez les Grecs. Et pourquoi pas, nous la disons bien à minuit, à Noël. Et notre Seigneur l'a bien dite à 6 heures du soir, lors de la sainte cène. Il est beau de voir comme l'Eglise romaine, avec ses idées et ses pratiques si larges, admet dans son sein tous les rites et toutes les coutumes légitimes. C'est pourquoi je regretterai toujours nos cantiques durant la messe.

Pendant que je rejetais ma *bile*, j'apprenais que la Législature avait rejeté le *bill* de l'Ecole. Pauvre *Bill*, renvoyé de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate, à chaque place déchiré, blessé, enfin le voilà mort ! *Requiescat in pace !* Je ne suis pour rien dans sa naissance, dans son existence mouvementée et dans son trépas. A son occasion, tout ce que je voulais savoir, je l'ai su. 1o. Peut-on admettre l'Ecole dans l'université avec sa charte dûment amendée ? On m'a répondu *oui*. 2o.—Pour éviter les frottements, je désirerais que l'arrangement fut fait par les évêques de la province ecclésiastique de Montréal, quitte à être soumis ensuite au Conseil Universitaire. Réponse ; *c'est bien*. De plus en favorisant les démarches du Dr Desjardins, j'ai fait preuve d'un bon vouloir dont on devra bon gré mal gré, me tenir compte.

J.-B. PROULX, Ptre.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(Suite)

La matinée s'écoula trop lente à mon gré. L'après-midi commença, l'inquiétude agitait mon cœur. Le soir arrivait... André ne paraissait pas.

C'en était fait ! car je ne pouvais supposer qu'il fût resté à Montfort partager les divertissements des autres jeunes gens.

Le moment du souper arriva. Lentement, bien lentement, j'aidai ma mère à dresser la table... André manquait toujours. Enfin des pas retentirent sur la terre gelée, je courus à la porte. Un coup d'œil m'apprit notre malheur : André avait amené le numéro 11, il était soldat...

Son père le regarda... mordant ses lèvres avec colère, il murmura :

— Belle besogne !

Mon père ne dit rien, mais sa tête retomba plus avant penchée sur sa poitrine. Personne n'eut faim. Ma mère essaya de ranimer notre courage, mais ses paroles sonnaient faux. Ma jeune sœur s'était jetée dans mes bras ; elle m'embrassait, tout en murmurant à mon oreille des mots consolateurs que je ne comprenais pas.

— Le mal est-il donc sans remède ? demanda tout à coup ma mère à mon père. Voyons, Jean ! il ne faut pas laisser ces pauvres enfants en suspens. Est-bien vrai qu'André doit partir ?

— Très-vrai, je ne peux l'empêcher. Cette affaire de la *Sapinière* nous fait perdre plus de trente mille francs à son père et à moi. Or, tu sais bien, femme, que quinze mille

francs sortis de notre bourse, c'est le plus clair de notre avoir qui s'en va.

Il faudra bien qu'André parte ! A quoi sert de se désoler ! Sept ans, c'est bien long... mais je tâcherai que ça soit abrégé ; mon gendre n'en sera pas plus malheureux pour avoir passé deux ou trois ans sous les drapeaux...

Tout espoir était donc perdu. André devait partir....

Je ne m'appesantirai pas sur cette soirée, ni sur le temps qui s'écoula avant le départ de mon fiancé.

Qu'étaient ce chagrin, ce découragement qui m'accablaient alors, auprès de la douleur que je devais subir trois ans plus tard !... Mais il ne me paraissait pas, dans cette heure de tristesse, qu'un plus grand malheur pût fondre sur moi.

V

Combien cette nuit précédant la séparation me parut à la fois longue et courte ! En songeant que quelques heures à peine me restaient avant un adieu si douloureux, il me semblait que le temps s'écoulait avec une vitesse inaccoutumée ; mais, si j'aspirais au moment de revoir André, je trouvais les minutes bien lentes !

A l'aube, m'agenouillant, je demandai pardon à Dieu de mon découragement.

L'heure du départ approchait ; André et son père parurent bientôt. Ma mère avait mis tous ses soins à préparer un excellent déjeuner, mais personne n'y prit garde. Tous ensemble nous nous acheminâmes vers Montfort.

Je donnais le bras à mon fiancé ; nous marchions un peu en arrière de nos parents.

— Encore quatre heures et nous serons séparés ! dit André sourdement.

— Courage ! répliquai-je. Ayez bon espoir ! Tenez, prenez ceci. J'ai cru, André, que vous seriez content...

C'était un petit portefeuille portant, finement brodées par

moi, nos deux initiales. Ma mère avait bien voulu me permettre de donner ce souvenir.

André eut une exclamation de joie.

— Mille fois merci ? s'écria-t-il ; je serai moins seul, moins désolé...

Nous marchions bien lentement, chaque pas nous apportait un souvenir déjà lointain.

Et, maintenant, les espérances étaient flétries, et notre cœur s'affaissait sous le poids du chagrin...

Bientôt, malgré tout, les premières maisons de Montfort parurent. Bientôt, aussi, le bruit des grelots des chevaux attachés à la diligence, se fit entendre.

Alors, seulement, il me parût que la vérité se dévoilait tout entière. Jusqu'à cet instant, un vague espoir s'était fait obstinément sentir à mon âme. Au dernier moment, un incident heureux viendrait changer notre situation.

Hélas ! le dernier instant sonnait, et il fallait laisser partir André !...

Que nous réservait l'avenir ?

VI

Notre vie reprit son cours paisible et monotone.

Rose venait d'atteindre quatorze ans, sa beauté se développait chaque jour plus gracieuse. Moi, seule, aurais pu lui disputer cette suprématie. Suivant les goûts, nous étions préférées l'une à l'autre : mes traits étaient plus réguliers, la physionomie de Rose plus piquante, plus expressive ; mais aucune autre jeune fille n'aurait supporté contre nous la moindre comparaison.

J'aimais ma sœur d'une affection extrême. Elle était si gentille, elle savait si bien exprimer ses pensées, les revêtir d'une forme si touchante ! Pour moi, dont le caractère a toujours été concentré, cette dernière faculté me paraissait précieuse et j'admirais Rose très-franchement.

Rien ne troublait notre solitude. Mes seules joies se bor-

naient à la réception des lettres d'André. Tout d'abord, il ne laissa point écouler une semaine sans nous écrire ; puis, au bout de trois mois à peu près, il se rejeta sur les embarras du service pour excuser sa négligence. Six mois ne s'étaient point passés que ses lettres devinrent rares. Je ne pus plus calculer leur arrivée. En même temps, les prétextes ne lui manquèrent pas pour faire des demandes d'argent.

Cela indigna mon père, et, à une lettre plus pressante, réclamant une somme assez forte, je fus chargée de répondre par un refus positif.

J'ai gardé la copie de cette lettre.

“ Mon cher André, disais-je, votre père et le mien m'ont imposé une tâche pénible. Je dois, en leur nom, vous refuser la somme que vous désirez. Je dois aussi vous dire que nos parents s'étonnent de vos incessantes demandes d'argent. Il croient que vous ne manquez de rien et que les vingt francs qu'ils sont heureux de vous envoyer chaque mois, peuvent amplement suffire à améliorer ce que le régime du soldat offre de plus pénible.

“ Moi, André, je ne veux, à propos d'argent, faire qu'une réflexion : j'en suis certaine, elle vous impressionnera.

“ Je ne dois pas vous laisser ignorer que nos parents sont toujours extrêmement embarrassés de leurs affaires.

“ Certainement, mon cher André, vous aviez oublié cela, car vous ne voudriez pas froidement les affliger, et, pour la satisfaction de quelques fantaisies, leur causer une peine très-vive ! Non, non, je ne le croirai jamais. Vous avez agi avec étourderie et déjà, j'en suis sûre, vous l'avez regretté bien longtemps avant que cette lettre puisse vous parvenir.

“ Désormais, mon cher André, songez beaucoup, avant d'écrire, à la tristesse des deux vieillards. Si vous saviez combien chaque mot est commenté !... Combien, quelquefois, j'ai peine, moi-même, à me défendre du soupçon que notre souvenir n'occupe plus le premier rang dans votre cœur !...

“ Au revoir, mon cher André : voilà près de deux années

écoulées depuis votre départ. Malgré toutes les apparences contraires, je veux croire que vous ne tarderez pas à nous être rendu.

“ Tout le monde vous envoie une foule d'amitiés, mais personne, plus que Martine, n'aura pour vous une inaltérable affection !...”

Quelle fut ma surprise, quel chagrin m'envahit lorsque, courrier pour courrier, je reçus cette réponse d'André :

“ Vous prêchez à merveille, Martine ! Nos parents ne pouvaient trouver un meilleur *sermonneur*. Malheureusement, le sermon est venu trop tard ; mais m'en voudrez-vous ?

“ J'étais fou, je le suis encore, de vous avoir perdue pour si longtemps et, cherchant à me distraire de ma tristesse, je me suis trouvé lancé dans une voie que j'aurais évitée si j'avais eu l'esprit libre. En un mot, Martine, j'ai joué et j'ai perdu sur parole la somme que je demandais. Il faut donc que je paie ou je serais déshonoré, et je ne survivrais pas à ma dégradation !... Adieu. ”

Etait-il possible qu'André m'écrivit ainsi ? Quoi, pas un mot de regret pour sa folie ! Pas une parole affectueuse pour nos parents, pour moi !... Je ne voulus pas approfondir la pensée qui me traversa le cœur... Je réfléchis seulement au moyen d'empêcher la catastrophe dont il nous menaçait.

VII

Lorsque je reçus cette lettre, j'étais seule à la maison. Je pouvais donc la cacher à mon père et au père d'André. A quoi bon les affliger aussi péniblement, puisque je venais de me rappeler un fait consolant.

Ma mère avait en réserve, à très-peu de chose près, la somme demandée ; je compléterais le tout avec mes économies.

Je résolus donc de ne communiquer la lettre qu'à ma mère, et j'attendis son retour avec impatience.

Ma mère approuva ma prudence ; mais elle porta un jugement sévère sur mon fiancé :

— Ma pauvre fille, me dit-elle en m'embrassant avec tendresse ; je crains bien de voir mes anciens soupçons trop confirmés. André n'est pas véritablement bon, puisqu'il s'expose à faire souffrir sa famille des suites de ses folies. Crois-tu, d'ailleurs, que s'il pensait à toi, comme il le dit, il ne trouverait pas de consolations plus dignes de toi et de lui... Mais tu pleures trop ! Allons, je m'arrête, embrasse-moi encore, je vais aller chercher mon trésor.

En effet, un instant plus tard, ma mère l'apportait.

— Voilà, dit-elle, cent cinquante francs que je destinais à Rose et à toi ; car votre toilette, mes pauvres enfants, est bien négligée...

— Oh ! mère, pensons surtout à André !

— Va ! crois-moi, Martine, nous pensons à lui plus qu'il ne pense à nous.

Enfin, j'ai promis, prends cet argent, ajoutes-y ce que tu possèdes. Seulement, rappelle-toi que c'est pour la première et la dernière fois. Tu vas écrire à André sous ma dictée ; tu iras porter le tout à Montfort. Je dirai que je t'ai envoyée chez Pierre Bret, voir si notre fil est bientôt tout tissé. Ne manque pas d'y aller, car je ne veux pas mentir et nous avons grand besoin que Pierre Bret se hâte.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE.

Comme nous l'avons annoncé, les *English Homonyms* et les *Homonymes Français*, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50¹⁰⁰ pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S.—Les premiers venus seront les premiers servis.